

— 627

13

R. Père H. J. ROCHERAUX

Docteur en Théologie

LA VIE INTELLECTUELLE

EN

COLOMBIE



SÉMINAIRE DE NUEVA PAMPLONA

(Santander)

Colombie

IMPRIMATUR

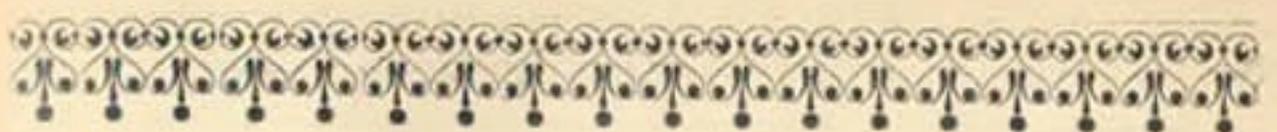
Antonio-Maria **Colmenares**

Vic. Capit.

Nueva Pampiona, 10 juillet 1908.



UNIVERSIDAD
EAFTT
Abierta al mundo
Biblioteca Sala Patrimonial



INTRODUCTION

Par sa position géographique, au croisement des lignes commerciales du monde entier, par la variété de ses productions, la richesse de ses mines, l'incomparable beauté de son sol, la Colombie semblerait être un pays d'immigration : elle offre en effet au travailleur étranger tous les avantages qui pourraient lui adoucir les regrets de la patrie absente. L'ardent soleil des tropiques est-il un obstacle à son travail ? il retrouve sur les hauts plateaux de l'intérieur, la fraîcheur d'un éternel printemps, où la terre encore vierge fournit en abondance les meilleurs produits de l'Europe. Est-il admirateur de la nature ? les sites les plus grandioses se présentent à sa vue : montagnes aux cimes neigeuses, savanes immenses, forêts profondes où la faune et la flore étalent les incomparables

mande, est-elle l'héritière directe des plus pures gloires de la littérature espagnole, à laquelle elle a eu le bon esprit de se rattacher ; elle en a été récompensée par le succès de ses auteurs en Europe. Les meilleurs critiques espagnols n'hésitent pas à lui donner le premier rang parmi les Républiques sud-américaines, pour la valeur de ses productions littéraires.

« Le nom si sympathique de Colombie, dit l'un d'eux (3), est le nom d'une nation chez laquelle persiste, plus vif que dans n'importe quelle autre des nations du continent américain, l'esprit de notre race. Ce pays, après avoir traversé les plus grandes difficultés, luttant avec énergie contre la démagogie anarchique, qui fut sur le point d'anéantir le dépôt de ses traditions, se glorifie aujourd'hui de le conserver dans toute son intégrité, particulièrement dans l'ordre littéraire. »

L'histoire de la littérature colombienne est donc une confirmation de ce fait, si notable chez tous les peuples, que les lettres, assez indépendantes du progrès matériel, sont en rela-

(3) P. FRANCISCO BLANCO GARCIA, professeur de littérature à l'Escorial.

tion directe avec l'esprit national, et en suivent le développement. La littérature, en effet, reflète l'âme d'une nation, et l'âme d'une nation n'existe que lorsque ses éléments sont suffisamment fondus pour qu'il y ait entre eux la communauté de sentiments et d'aspirations qui lui permet de prendre conscience d'elle-même et de sa vie propre. Tout ce qui unit les citoyens dans cette communauté de sentiments : grandes victoires, défaites et malheurs publics, événements populaires, traditions nationales, anniversaires célèbres, coïncide avec un nouvel essor de la vie littéraire, comme aussi il est facile de remarquer l'absence de cette vie littéraire chez des peuples nouveaux dont les éléments historiques ne forment pas un tout, ou qui, n'étant unis que par l'intérêt matériel, contribuent sans doute au progrès des sciences pratiques, mais n'augmentent que dans une bien faible proportion le patrimoine artistique ou littéraire de l'humanité (4).

(4) Nul ne pourra nier, par exemple, que les Etats-Unis, qui ont tant contribué au progrès des sciences applicables à l'industrie, n'aient une littérature bien pauvre, eu égard au chiffre de leur population, à l'illustration de leurs classes supé-

Les lettres, en Colombie, présentent dans leur développement deux périodes distinctes, séparées par la guerre d'indépendance.

Dans la première période, la littérature, très pauvre, est loin de pouvoir comparer ses productions à celles de la mère patrie. Mais à mesure que par suite d'influences diverses, telles que l'éloignement de la métropole, les conditions diverses de la vie, la communauté d'intérêts ou la fusion avec la race indigène, les colons commencent à se constituer en peuple nouveau, et à prendre conscience d'une vie nationale, les lettres progressent rapidement. L'intelligente réforme des études par l'arche-

rières, et à leur importance parmi les peuples civilisés.

Toutes proportions gardées en ce qui concerne la différence du chiffre de la population, la facilité des communications avec les grands centres intellectuels du monde entier et la tranquillité politique, la Colombie présente un développement incomparablement supérieur au point de vue artistique et littéraire, et cela, tous les voyageurs un peu sérieux qui, depuis Humboldt, ont étudié le pays pour le connaître, et non seulement pour distraire les lecteurs superficiels, n'ont pas hésité à le proclamer.

nationale et suffit à sa consommation (1). D'autre part l'agriculture n'y sera pas en décadence, tant que le chiffre d'exportation restera supérieur à celui de son importation (2).

Ce qui, en tout cas, reste certain, c'est que cet isolement lui a été profitable au point de vue de la formation d'une littérature nationale. La race et le caractère espagnols s'y sont en effet conservés plus purs que dans les autres parties de l'Amérique, la langue y est mieux parlée, les traits nationaux y demeurent plus accentués. Aussi la littérature colombienne, loin d'être une imitation plus ou moins heureuse des littératures française, anglaise ou alle-

(1) Sauf dans les grandes villes où l'on abandonne peu à peu la simplicité d'autrefois.

(2) Voir sur cette question la géographie d'ELISÉE RECLUS. Parmi les auteurs français, Elisée Reclus, qui a longtemps vécu en Colombie, et a su comprendre et estimer le pays, est un de ceux qui peuvent en donner une plus juste idée. La partie de son œuvre qu'il lui a consacrée est très développée. Le gouvernement colombien en a fait publier une édition espagnole. En parlant de son retour en France, Elisée Reclus disait : « En quittant la Nouvelle-Grenade pour retrouver ma véritable patrie, il me semblait fouler la terre de l'exil. »

vêque vice-roi Gongora, la fondation de nouveaux collèges, et surtout l'institution unique en son genre de « l'expédition botanique » suscitent chez une jeunesse ardente et laborieuse le désir de s'instruire. Bientôt, les voyageurs célèbres tels que La Condamine, Bouguer, Humboldt et Bompland, la font entrer en communication avec les centres intellectuels de l'Europe, et ce mouvement scientifique et littéraire prend déjà les plus importantes proportions, lorsque le canon de la guerre d'indépendance vient appeler les plus belles intelligences de l'époque au service de la patrie. Presque toutes finirent sous les balles des pelotons d'exécution. Il s'ensuivit une période de mort dans le développement intellectuel du pays, puis, vers 1825, une renaissance littéraire qui place la Colombie au premier rang des jeunes républiques américaines, et qui appartient tout entière au parti qui, plus que tout autre, représente les grandes traditions nationales, ou pour mieux dire, les représente seul, nous voulons parler du parti conservateur (5).

(5) Lors de la guerre d'indépendance, les uns,

Ce sont ces deux époques de la littérature colombienne que nous étudierons successivement, en y joignant quelques notes sur l'instruction publique et ses développements, afin de donner une idée du niveau intellectuel de ces pays qui mériteraient d'être connus sous ce rapport en France, comme ils le sont en Espagne.

imbus des idées du philosophisme français et de notre grande Révolution, voulaient la séparation de l'Espagne au nom du principe de la souveraineté du peuple, et tendaient à rejeter toutes les traditions du passé, en particulier les traditions catholiques ; les autres voulaient également la séparation, mais pour suivre des événements indépendants de leur volonté, qui légitimaient complètement la guerre contre l'Espagne et dans la discussion desquels nous ne pouvons entrer ici. Le premier parti s'appela d'abord le parti révolutionnaire, puis le parti fédéral, il devint ensuite le parti libéral et enfin le parti radical, synonyme d'anticatholicisme dans ces pays.

Les autres, qui ont fourni les plus grands héros de la guerre d'indépendance, tels que Bolivar et Sucre, et n'ont jamais fait fi des traditions glorieuses de l'époque coloniale, ont formé le parti conservateur. C'est le parti de l'ordre et de la religion, et celui qui a donné à l'histoire politique, militaire et littéraire du pays, ses plus glorieux représentants.



I. Les lettres, les arts et les sciences à l'époque coloniale

Les premiers temps de la colonie, n'offrent, avons-nous dit, que bien peu d'intérêt au point de vue littéraire. L'époque à laquelle fut conquis le nouveau royaume de Grenade (6), était cependant l'aurore du grand siècle de la littérature espagnole, et Riôja, Herrera, Calderon et Cervantès, allaient bientôt créer leurs chefs-d'œuvre dans la langue nouvellement reformée par le génie de Garcilaso de la Vega. Par ailleurs, il était difficile de trouver de plus beaux sujets d'inspiration, que les épisodes de la conquête. Rien en effet ne peut être comparé à l'audace et à l'indomptable énergie des conquistadores. Tout le monde connaît l'épopée merveilleuse de Fernan Cortès conqué-

(6) Bogota. Les plateaux de Bogota et de Tunja étaient habités au moment de la conquête par les Chibchas, un des trois peuples civilisés de l'Amérique du Sud à cette époque. Les deux autres étaient les Mexicains et les Péruviens.

rant le Mexique avec une poignée d'hommes. Plus extraordinaire encore est la conquête de Bogota par don Jiménès de Quesada. Parti de Santa-Marta avec un millier de soldats dont il perdit la moitié avant d'avoir atteint le Magdalena, don Jiménès suivit le fleuve à travers les lagunes et les forêts vierges, se frayant un passage au « machete » (7) et luttant à chaque pas contre les Indiens, les tigres et les serpents. Bientôt les caïmans du fleuve devinrent si terribles, que les soldats, ne pouvant s'approcher de l'eau, mouraient de soif. La faim devint si insupportable qu'ils se nourrirent de crapauds et de couleuvres, conservant l'énergie de ne pas toucher aux chevaux, nécessaires à la conquête, par l'effroi qu'en avaient les indigènes. Harcelés le jour par les moustiques, sucés la nuit par les vampires, tremblants de fièvre, ils avançaient péniblement dans les marécages et les fondrières, à raison d'un kilomètre par jour, et cela sans une plainte. Lorsqu'un homme allait mourir, l'héroïque Domingo Las Casas, neveu du célèbre Père Bartolomé, lui donnait l'absolu-

(7) Sabre d'abattis.

tion, le consolait, puis les camarades creusaient la fosse, et l'on allait plus loin.

Après le fleuve, ce fut la montagne, les précipices, le froid des *paramos* et les tourmentes de neige. Souvent on arrivait devant une gorge profonde de deux ou trois cents pieds où les chevaux ne pouvaient passer ; on les attachait alors avec des lianes, et on les descendait à force de bras. Enfin, réduits à une centaine d'hommes, sans armes, sans vivres, couverts de peaux de bêtes sous leurs débris d'armures, les Espagnols voient un jour se dérouler devant eux d'immenses cultures de maïs et d'innombrables *pueblos* bien alignés, dont les toits pointus s'élèvent de toutes parts. C'est le royaume du Zipa (8), dont le peuple, civilisé, guerrier et accoutumé à la lutte contre les Ranches et les Muzos, ses farouches voisins, les attend de pied ferme. Pas une pensée de découragement chez les soldats de Quesada qui s'avancent résolument ; ils respectent d'ailleurs les propriétés

(8) Le Zipa était le souverain de Bogota, et le Zaque, le souverain de Tunja. La forme des maisons fit appeler le pays par les Espagnols « el campo de los alcazares, le champ des clochers ».

et la personne des Indiens, car tout vol est puni de mort par leur chef (9). Mais bientôt il faut combattre, et alors on croirait lire une des plus invraisemblables légendes des antiques luttes contre les Maures d'Espagne. Un jour, par exemple, 600 Indiens bien disciplinés et bien armés attaquent l'arrière-garde et les malades. Cette arrière-garde se compose de vingt hommes, tous fiévreux et armés de macanas ou lances indiennes. N'importe, le sang castillan coule dans leurs veines, et ils chargent au cri de « Santiago », passant et repassant au milieu

(9) Don Jiménès de Quesada traita toujours les Indiens avec humanité. Caractère bien supérieur à celui de Fernand Cortès dont il n'avait pas la duplicité, il était bon et doux avec ses inférieurs, mais hautain avec les grands, et ne savait pas courber la tête. Il froissa Charles-Quint qu'il irritait en Flandre, et ayant dépensé son avoir en folies diverses, il revint en Nouvelle-Grenade. Il y mourut pauvre et lépreux, mais pleuré de ses compagnons, et ne voulut d'autre épitaphe que celle-ci : *Expecto resurrectionem mortuorum. J'attends la résurrection.* Nous compléterons le portrait de Quesada en disant qu'il avait un amour chevaleresque pour la très Sainte Vierge. Il écrivit même une « Collection de Sermons destinés à être prêchés aux fêtes de Notre-Dame ».

des ennemis, et luttant avec un tel acharnement que ceux-ci doivent s'enfuir.

De telles actions, dont nous ne pouvons donner ici le récit détaillé, auraient dû, semble-t-il, inspirer de grands poèmes : il n'en fut à peu près rien cependant. Chez les compagnons de Quesada, la bravoure était supérieure à la culture intellectuelle (10). D'autre part, ils étaient loin de l'Espagne et des bons modèles, aussi, les productions de l'époque sont-elles assez inférieures, et au lieu d'être inspirées par les grands événements de la conquête, elles ne sont guère que de mauvaises imitations des poètes latins.

Nous devons cependant faire une exception pour leur chef, *Don Jiménès de Quesada*, qui écrivit une « Relation de la conquête », relation dont le manuscrit s'est perdu vers 1854, mais dont il reste de notables extraits qui permettent de juger de son style correct et pur, marqué au coin de sa verve andalouse. C'est à peu près

(10) Un contemporain cite des magistrats civils de l'époque qui, ne sachant pas signer, imprimaient leur sceau sur les actes publics, avec des fers à marquer les vaches.

tout ce que son époque nous a laissé. L'auteur vécut assez toutefois, pour voir continuer son œuvre par quelques historiens qui marquent le premier essor de la vie intellectuelle dans la colonie.

Le premier en date est *Juan Gaspar de Castellanos*, originaire de Séville, qui s'en vint en Nouvelle-Grenade, sans autre qualité que celle de simple soldat de cavalerie, mais le cœur plein de belles espérances et de rêves dorés, comme tous les aventuriers de son époque. Les aventures ne lui firent d'ailleurs pas faute : expéditions désastreuses à la recherche du « *Dorado* (11) », naufrages, tremblements de terre, rien ne lui manqua. Bien désillusionné sur les choses de la vie, il se décida enfin à en rester là de la recherche des biens temporels, et à voir s'il ne pourrait faire sa for-

(11) Le *Dorado* était un trésor imaginaire. Le cacique de Guatavita se baignait dans une lagune sacrée, après s'être couvert de poussière d'or. Ce fait parvint jusqu'aux Espagnols avec des grossissements inouïs, et de tous côtés partirent des expéditions à la recherche du fameux cacique que l'on appelait le cacique doré « *El cacique dorado* » ou simplement « *el dorado* ».

tune du côté des biens spirituels. Sous l'empire de cette bonne inspiration, il fit des études ecclésiastiques à Carthagène, y fut ordonné, et vint mourir curé de Tunja, à un âge très avancé, et vénéré de tous ses paroissiens.

A son histoire de la conquête, qu'il écrivit en vers, il donna le nom *d'Elégies*. Rien n'égalait sa fécondité ; son poème contenait en effet plus de 100.000 vers dont il s'est conservé 50.000. Il est vrai qu'il prenait avec la prosodie quelques libertés : quand, dix ou douze pieds ne lui suffisaient pas, il ne craint pas d'en mettre une quinzaine ou plus. Mais malgré ces défauts, malgré l'abus des citations latines, on admire les richesses de son imagination, et l'on aime sa candeur naïve, sa franchise militaire jointe à une délicatesse de sentiments que l'on s'étonne de trouver dans une nature aussi rude. Son œuvre n'a rien de classique, mais elle sera toujours relue sans ennui et avec un notable intérêt.

Fray Simon, de l'Ordre de Saint-François, écrivit après Juan de Castellanos. Grand ami

de son Ordre, et peu ami des religieuses de sainte Claire, qui ont le grand tort, selon lui, de trop éviter la juridiction des Franciscains pour se mettre sous celle de l'évêque, on souhaiterait chez lui un peu plus de charité à leur égard, et aussi à l'égard de quelques autres personnes. Sa narration est vive, assaisonnée de remarques piquantes, mais malheureusement gâtée par de nombreuses thèses philosophiques ou théologiques avec force latin, qui ne valent rien du tout. Fray Simon connaissait son monde, et ne prenait pas toujours des gants pour dire les choses : on devine que les contemporains n'en furent pas toujours contents.

Avec *Juan Rodriguez Eresle*, chroniqueur de Bogota, ce sont plutôt les contemporaines qui ont lieu de n'être pas satisfaites, car à chaque page de son amusant récit, il tient à prouver (et lui aussi avec force latin) que le sexe faible a toujours été cause de toutes les perturbations de toutes les Républiques. Nous n'entreprendrons pas la réfutation de cette assertion, nous contentant de dire que par sa saveur locale, l'ingénuité de son style à l'antique, et sa verve

intarissable, Juan Rodriguez Fresle est encore le plus populaire des anciens chroniqueurs, encore que sa chronique confine un peu au cancan, ou peut-être à cause de cela.

Le ton est beaucoup plus élevé chez un digne et saint Prélat de l'époque, l'évêque *Piédrahila*, de Santa-Marta.

Cet évêque, une des plus grandes figures de son époque, descendait de la race royale des Incas, la plus noble et la plus belle des races indigènes, et qui donna un autre grand historien à l'Espagne (12).

Il unissait la sainteté au talent, et sa charité était si grande, que des pirates qui prirent Santa-Marta, lui ayant appliqué la torture, ne purent avoir de lui qu'un anneau d'or ; les pauvres avaient le reste (13). Son histoire pré-

(12) L'Inca *GUREILASO*. Il y eut aussi des Incas élevés à la dignité de grands d'Espagne.

(13) Le chef de ces pirates, le grand flibustier *MORGAN*, fut d'ailleurs si touché de la conduite du saint évêque, qu'il fit pendre sur le champ ceux qui l'avaient outragé, lui fit don d'un magnifique pontifical volé à Panama, et sachant qu'il avait été promu à ce dernier siège, l'y reconduisit lui-même.

sente des matières bien ordonnées et dans un style clair ; nul plus que lui n'a mieux contribué à populariser en Espagne le nom de la Nouvelle-Grenade.

Pour achever la liste de ceux qui ont conservé aux Colombiens actuels les glorieuses traditions de leurs ancêtres, il nous reste encore à citer le Père *Alonso Zamora*. Il serait facile sans doute d'en citer d'autres encore, spécialement parmi les historiens de la Compagnie de Jésus ; mais ces auteurs n'ont traité que certains points particuliers de l'histoire grenadine, tels que celle des missions, et le cadre de ce travail ne permet pas de les passer tous en revue.

Le Père *Alonso Zamora*, de l'Ordre des Dominicains, présente un intérêt tout particulier. Il écrit en effet son livre dans le but de faire le récit des conquêtes spirituelles, trop négligées, selon lui, dans les chroniques antérieures, où il est sacrifié à celui des conquêtes militaires. Les humbles missionnaires, ou chapelains d'armée qui accompagnaient les conquérants et partageaient toutes leurs souff-

frances, non pour prendre l'or des Indiens, mais pour gagner leur âme, ont donné en effet à l'histoire de l'Eglise une de ses plus belles pages.

Et, puisque l'occasion s'en présente, faisons remarquer en passant qu'à bien peu d'exceptions près, tous les auteurs de l'époque coloniale appartiennent au clergé. Non seulement on lui doit l'histoire du pays, mais on lui doit encore d'avoir conservé les langues indiennes, et avec elles, les traditions de ces peuples, représentants d'une civilisation aujourd'hui disparue.

L'Ordre de saint Dominique ouvrit la voie dans ces études ; mais aux Jésuites espagnols, les plus célèbres sans contredit des missionnaires du continent américain, revient la gloire de les avoir complétées, d'avoir écrit des dictionnaires et des grammaires de ces langues, fondé des chaires uniquement consacrées à cet enseignement, et des collèges de nobles Indiens.

On aura une idée de la tâche ardue que présentaient de telles études et du degré d'énergie des hommes qui s'y consacraient, en

songeant que tandis qu'en Europe les langues primitives sont au nombre de six et de quinze en Asie, elles sont en Amérique au nombre de 155 formant 2.500 dialectes (14).

Un prêtre colombien, d'origine française, le docteur Duchesne, fit une étude spéciale des antiquités indigènes et parvint à déchiffrer les pierres hiéroglyphiques des anciens habitants de Bogota, faisant connaître ainsi les connaissances mathématiques et astronomiques de ces peuples, et leurs légendes sacrées.

A ces études historiques et linguistiques qui constituent la partie la plus importante de la littérature à l'époque coloniale, il faudrait joindre une quantité prodigieuse d'œuvres poétiques d'inégale valeur, de traités théologiques ou philosophiques, d'ouvrages de jurisprudence civile et canonique, de descriptions des diverses régions du pays, et de collections de sermons dont quelques-unes, comme celles

(14) MAX MULLER : *The science of thought*. Faisons remarquer d'ailleurs que les linguistes modernes n'ont pas tous adopté sur ce point les idées de Max Müller.

richesses des climats équatoriaux ; toutes les beautés de l'ancien et du nouveau monde paraissent réunies en effet sur ce coin de terre privilégié. Les Colombiens eux-mêmes encouragent l'immigration, offrant de nombreux avantages à l'étranger, qu'ils accueillent avec une hospitalité généreuse et confiante ; et, malgré tout, la Colombie est peut-être, de tous les pays de l'Amérique du Sud, celui vers lequel les émigrants se dirigent le moins.

C'est que la nature elle-même semble avoir voulu isoler ce pays. La partie habitée et cultivable se trouve en effet circonscrite dans une zone mortelle de côtes, et la fièvre arrête l'étranger sur son seuil.

Les Colombiens doivent-ils le regretter ? Grave question difficile à résoudre. L'industrie et l'agriculture qui demandent des bras nombreux et des capitaux suffisants, paraissent en avoir souffert, et cependant d'aucuns font remarquer que si la Colombie n'a pas suivi le progrès matériel du Chili et de la République Argentine par exemple, son industrie est plus

de *Fray Diego Padilla*, méritent d'être conservées, mais dont les autres, gâtées par le gongorisme (15) de l'époque, ne peuvent supporter la lecture.

Un critique littéraire colombien, *Don José Maria Vergara y Vergara*, s'est imposé la tâche de réunir tous les manuscrits, feuilles séparées, volumes oubliés, etc. qui lui permettaient de se documenter sur cette époque et en a composé une remarquable histoire de la littérature grenadine. Ne pouvant, faute de place, citer après lui beaucoup de noms qui le mériteraient, nous nous contenterons de nommer un auteur dont les œuvres constituent le plus beau joyau littéraire de la Colombie à cette époque nous voulons parler de *Dona Francisca Josefa del Castillo*, religieuse de Sainte Claire de Tunja, dont les livres souvent rapprochés de ceux de Sainte Thérèse, lui sont comparables pour le style et l'élévation des idées.

Dona Francisca entra au couvent vers 1682. Ses vertus lui valurent de remarquables fa-

(15) Langage maniéré et précieux.

vœurs divines, mais ces mêmes faveurs, selon la loi commune aux âmes saintes, lui attirèrent les pires persécutions de la part de ses compagnes qui la traitaient d'orgueilleuse et de visionnaire. Ses confesseurs surent comprendre cette âme d'élite, et elle écrivit sur leur ordre le récit de sa vie et de ses révélations. Aujourd'hui encore, l'humble cellule de la sainte religieuse, confiée à la garde des Sœurs de la Présentation de Tours, est l'objet d'un véritable pèlerinage, et ses œuvres plusieurs fois éditées, sont répandues tant en Amérique qu'en Espagne. Le docteur Canarquilla, chanoine de Bogota, et un des meilleurs représentants des lettres colombiennes à l'heure actuelle, lui a consacré son remarquable discours de réception à l'académie colombienne.

Si, à part l'apparition des quelques auteurs de valeur que nous avons cités, le mouvement littéraire de l'époque coloniale ne pouvait permettre de prévoir le grand développement qu'il prit après la guerre d'indépendance, il n'en est pas de même du mouvement scientifique.

Vers la fin du XVIII^e siècle, l'archevêque *Gongora*, vice-roi de la Nouvelle-Grenade, dont le gouvernement fut l'âge d'or de la colonie, réforma le plan d'études, trop exclusivement consacré aux sciences théologiques et traditionnelles, et donna une plus large part dans son nouveau programme aux sciences naturelles. La jeunesse ardente et laborieuse qui étudiait alors dans les collèges des principales villes, se livra avec ardeur à ces études, et lorsque, vers la même époque, un prêtre espagnol, *Don José Celestino Mutis*, vint installer à Bogota une chaire de mathématiques et d'astronomie, et diriger la fondation d'une bibliothèque nationale de 13.000 volumes ; il put réunir autour de lui les jeunes gens qui montraient le plus de goût pour les sciences naturelles. A son instigation, l'archevêque vice-roi décréta la fondation d'une société scientifique sous le nom d'« *expédition botanique* », société qui, malgré son nom, devait s'occuper de toutes les branches qui pouvaient aider au développement industriel du pays.

Les membres de cette société, *Don Fran-*

cisco Antonio Zea, Don Jorge Tadeo Lozano, Caldas et autres, étaient encore très jeunes, mais telle était leur ardeur, que sous la direction de Don J. C. Mutis, ils purent réunir un herbier de 20.000 espèces dont beaucoup étaient complètement nouvelles, une collection de 5.000 minéraux de la Cordillère et une galerie d'histoire naturelle qui groupait les échantillons zoologiques les plus rares du pays. Pendant que les uns s'occupaient de travaux sur les mines, d'autres s'ingéniaient à dresser des cartes et à fixer le souvenir des coutumes indigènes dans un album de jolies aquarelles ; d'autres encore dirigeaient l'installation d'un grand champ d'expériences botaniques ou la construction du nouvel observatoire pour lequel le roi d'Espagne avait envoyé des instruments ; d'autres enfin communiquaient au public les découvertes de l'expédition dans un organe « *El Semanario* », feuille d'une impression détestable, mais infiniment précieuse par la valeur des articles qui s'y publiaient et qui ont été récemment réédités.

Lorsque le baron de Humboldt et son savant ami, le botaniste français Bompland, parcou-

rurent le pays, ils restèrent émerveillés de voir un tel développement intellectuel dans ce coin perdu du globe, et aussi parfaitement ignoré de l'Europe que l'était la Nouvelle-Grenade à cette époque. Ils encouragèrent les membres de l'Institut botanique, leur procurèrent des livres, les mirent en communication avec les savants de Paris et de Berlin, et les firent connaître à l'ancien monde dans leurs ouvrages. Tout permettait d'espérer que ce mouvement prendrait une importance considérable, mais hélas, le grondement du canon vint l'interrompre. Laissant là leurs instruments pour prendre l'épée et voler au secours de leur patrie, les membres de l'expédition botanique ne devaient plus les revoir : presque tous disparurent, comme nous l'avons dit, sur les champs de bataille ou devant les pelotons d'exécution.

Nous voudrions pouvoir consacrer une notice à chacun d'eux, mais le cadre de ce travail ne permet pas de tels développements. Nous nous contenterons de parler du plus célèbre d'entre eux, le plus grand nom sans contredit de toute l'histoire grenadine, nous voulons dire *Francisco José de Caldas*.

Caldas naquit à Popayan, ville antique et centre important de culture intellectuelle. Il fit ses études au collège de cette ville, et montra de telles dispositions pour les mathématiques, qu'il eut bientôt dépassé ses maîtres ; son ardeur au travail était d'ailleurs si grande que ses parents devaient lui enlever la lumière pour l'empêcher de travailler la nuit.

En 1788, il s'en fut à Bogota pour prendre ses degrés en droit, mais la jurisprudence le laissait parfaitement froid, et il consacrait tous ses loisirs à l'étude des sciences naturelles. Des affaires de famille le rappelant chez lui, il dut se livrer au commerce, mais la chose n'étant pas non plus dans ses goûts, il ne tarda pas à y renoncer, pour ne plus s'occuper que de ses chères études.

Les instruments lui faisant défaut pour ses observations astronomiques, il les fabriqua lui-même en bois ou en carton, et n'ayant pas de livres qui lui en donnassent une description exacte et détaillée, il dut les inventer de toutes pièces, y apportant même, souvent sans le savoir, des perfectionnements encore inconnus en Europe. Un jour par exemple, il avait décou-

vert dans un magasin un baromètre et un ancien thermomètre anglais. Heureux de sa trouvaille, il s'occupait de mesurer des hauteurs de montagnes, lorsque le baromètre se brisa, puis le thermomètre. L'accident paraissait irréparable, et Caldas en était désolé, lorsqu'en regardant ce dernier instrument, il remarqua que la nouvelle graduation de 100 degrés ne correspondait plus à l'ancienne. Il devine que la pression atmosphérique est pour quelque chose dans la température d'ébullition de l'eau, en fait l'expérience à diverses hauteurs et se convainc définitivement de la vérité de son hypothèse. Désormais il n'a plus besoin de baromètre, son thermomètre et un appareil à faire bouillir l'eau lui donneront la hauteur des montagnes.

Caldas dressa la carte du pays, et fit d'innombrables expéditions botaniques et zoologiques. Au Pérou, il étudia les antiquités Incas et sauva de la destruction les souvenirs de la mémorable expédition française de La Condamine et Bouguer (16). De là, il revint dans

(16) Ils avaient été chargés par l'Académie des sciences de mesurer un degré d'arc du méridien à l'équateur.

son pays, pauvre des biens de la fortune, mais riche, à 25 ans, de toutes les connaissances qui devaient lui permettre d'illustrer son pays, Humboldt le vit à Popayan et le recommanda à Mutis. Celui-ci lui confia la direction de l'observatoire de Bogota, si important par sa situation à l'équateur. La vie de Caldas est dès lors toute consacrée à la science et il ne paraît plus vivre avec les humains. Un jour ses amis lui persuadent de se marier. « J'ai bien d'autres choses à faire » répond-il. Ils insistent. « Alors trouvez-moi quelque chose », dit-il en reprenant avec quelque impatience le calcul interrompu. Ils lui trouvèrent une compagne digne de lui, et Caldas enchanté, fut à la fois le plus distrait et le meilleur des époux et des pères de famille.

Lorsqu'éclata la guerre d'indépendance, l'amour du pays l'emporta sur celui de la science, et Caldas remplaça la lévite usée et le jabot fripé du savant par les épaulettes de colonel du génie. Il créa l'école militaire de Bogota, et sous sa direction s'élevèrent des fonderies de canons, et des fabriques de poudre. Mais la fortune est adverse aux armes

grenadines. Caldas est fait prisonnier dans un port et reconduit à Bogota. L'officier de l'escorte lui offre de favoriser sa fuite. « Mes compagnons participeront-ils à cette faveur ? » lui demande-t-il. L'officier répond négativement. Sans mot dire alors, Caldas reprend sa place dans les rangs des prisonniers.

Au conseil de guerre, il demanda comme Lavoisier, un répit de quelques jours pour mettre en ordre les papiers de l'observatoire. Les officiers espagnols pleuraient et furent sur le point de lui accorder cette grâce. Mais une réponse brutale du général Morillo, inspirée dit-on par le général Eurile, vint mettre un terme à leurs hésitations : « L'Espagne n'a pas besoin de savants pour ses colonies, qu'on le fusille (17). »

(17) Inutile de faire remarquer que l'odieuse de cette réponse ne peut nullement retomber sur l'Espagne, Morillo doit en porter seul la responsabilité. Ce soldat brutal et ignorant, membre actif de la franc-maçonnerie, avait été choisi sur le conseil perfide de l'Angleterre. On se rappelle que Charles III d'Espagne soutint la révolte des Etats-Unis. Les Anglais ne l'oublièrent pas, et en recommandant Morillo à Ferdinand VII,

Caldas se prépara très chrétiennement à la mort, et la reçut avec calme, grandeur et simplicité. Avec lui disparut « l'expédition botanique » dont il était resté le chef après Mutis. Papiers, collections, manuscrits, instruments : tout fut bouleversé par une soldatesque ignorante. Mais le temps de la revanche approchait. Quand Morillo se fut enfui devant les armes de Bolivar, les habitants de Bogota purent recueillir les restes de Caldas. Ces restes reconnus depuis peu sont conservés avec les honneurs dus à la mémoire d'un homme qui, plus que tout autre, a illustré la Colombie.

Avec la littérature et les sciences, les beaux-arts ont été cultivés avec fruit durant l'époque coloniale. Selon le baron Gros, célèbre peintre français qui fut longtemps consul à Bogota, les

ils savaient que ce général rendrait irrémédiable, par ses cruautés, la séparation des colonies espagnoles ; c'est ce qui arriva. Il fit fusiller 600 habitants de Bogota, choisissant non les plus coupables, mais les plus intelligents. Il se vantait de rattacher de la sorte la colonie à l'Espagne, en lui enlevant tous ceux qui pouvaient la gouverner.

Colombiens ont une disposition toute particulière pour l'architecture, et un grand nombre de leurs monuments dénotent un art d'autant plus remarquable que les architectes du pays manquent de modèles sérieux. N'ayant encore pu réunir que peu de données sur les principales œuvres architecturales du pays, nous nous contentons d'enregistrer le jugement d'un homme aussi compétent que le baron Gros, pour nous étendre davantage sur la peinture.

La Colombie a donné aux arts un peintre de tout premier ordre. Nous voulons parler de *Vasquez*, né à Santa-Fé en 1638 et élève du peintre sévillan Balthasar Figueroa.

Ce dernier, très jaloux de son disciple, ne perdait pas une occasion de le déprécier, et un jour qu'il s'occupait à peindre un tableau de Saint Roch que l'on voit encore à l'église Santa-Barbara de Bogota, et ne parvenait pas à réussir les yeux, il s'impatienta, jeta ses pinceaux et s'en fut. Vasquez alors reprit l'ouvrage et donna à la figure du Saint des yeux pleins d'expression.

A son retour, Figueroa stupéfait, demande

qui a achevé son travail. : « C'est moi, répond Vasquez, s'attendant à un compliment » — « Si vous êtes maître, reprend Figueroa, allez tenir école ailleurs » et il le renvoie de sa maison.

Vasquez fort embarrassé et sans ressources fit d'abord quelques dessins au crayon qu'il vendit à un commerçant espagnol. Celui-ci, fin connaisseur, les admira et lui en demanda plusieurs autres, puis il prit le jeune artiste en affection, et le seconda de tout son pouvoir.

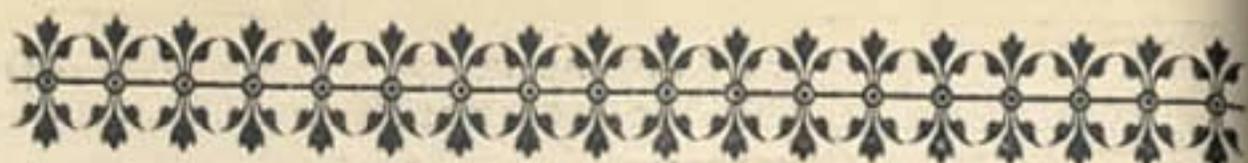
Vasquez ouvrit alors un atelier et le nombre de ses œuvres, dit la chronique, dépasse le nombre des jours de son existence. Ces peintures sont faites sur bois pour la plupart. Dans les tableaux de grande composition, toutes les règles de l'art dont il avait l'intuition sont parfaitement observées. Il connaissait l'anatomie à fond, et il est vraiment merveilleux qu'il ait réussi à ce point sans aide et sans modèle. Ses deux meilleurs tableaux sont « l'Adoration des Bergers » et « la Mort de Sainte Gertrude » conservés au musée de Bogota.

Vasquez fut aussi bon chrétien que grand artiste, et il vécut et mourut dans la pauvreté. On dit que sa fille l'aidait à peindre. La

dernière de ses œuvres est une « Immaculée Conception » qu'il fit pour l'église des Augustins.

Avec Vasquez, il convient de citer le peintre de Carthagène *Pablo Caballero*, dont la vocation artistique est curieuse. Peintre en voitures, Pablo Caballero ignorait son propre talent, quand, ayant remarqué qu'il imitait facilement les physionomies, il se lança dans le portrait, et chose curieuse, y réussit. Il devint un peintre remarquable et ses contemporains lui firent exécuter beaucoup de travaux. Son style était suave et modéré, les figures aériennes de ses fonds de gloires sont surtout très bonnes.

Gutierrez qui peignit la « Vie de Saint Jean de Dieu » au cloître des Capucins à Santa-Fé, et *Don Antonio Garcia*, son élève, avaient leur mérite, mais sans valoir les deux précédents. *Posadas*, qui fit les peintures de l'église du Tiers-Ordre et la « Vie de Saint Nicolas » qui orne celle de la « *Candelaria* », avait un talent plus solide. On admire beaucoup ses diables, personnages pour lesquels il paraît avoir eu une prédilection spéciale, et qu'il peignait avec beaucoup de soin.



II. La Vie intellectuelle en Colombie depuis la guerre d'indépendance

L'époque de la guerre d'indépendance fut à peu de choses près une époque de mort pour les lettres et les arts. Toutefois elle vit apparaître un genre nouveau que les circonstances elles-mêmes contribuèrent à favoriser : ce genre est l'éloquence politique et militaire.

Il semble qu'à certaines époques de désarroi dans l'histoire d'un peuple, ou dans les convulsions qui marquent sa naissance à la vie politique, il cherche par instinct dans l'effondrement social une intelligence qui le guide, une volonté qui s'impose, une parole qui résonne au plus profond de son être, y remuant ce monde d'enthousiasmes et de folies qui rendent les peuples capables de tous les entraînements et de tous les héroïsmes. Les grandes révolutions, les grands changements politiques virent apparaître des orateurs dont

la parole ardente, répondant aux passions du moment; les exprime de telle sorte que la foule, sentant en elle-même un écho à ses accents et y reconnaissant ses aspirations et ses espérances, se laisse entraîner et s'abandonne à l'aveugle à celui qui la conquiert.

Des voix inoubliables retentirent alors à la tribune colombienne. C'étaient des hommes d'une intelligence pénétrante, d'un cœur ardent, souvent imbus de faux principes, mais rachetant les écarts involontaires de leur inexpérience politique par un patriotisme qui faisait fi des biens, des honneurs et de la vie. Les sacrifices consentis par ces hommes ont valu à leur époque l'appellation : « *los tiempos de la patria boba*, les temps de la patrie folle. »

Mariño, Camilo Torrès, Francisco Zea et cent autres dont les idées sont loin d'être toujours acceptables, mais que leur sincérité et la rectitude de leurs intentions ramenèrent à la vérité, sont les grands noms de cette époque, mais il est un nom plus grand encore et qui la domine tout entière, un nom que tout Colombien prononce avec orgueil, mais que tout Français doit prononcer avec recon-

naissance comme le nom du plus fidèle ami qu'ait jamais eu notre patrie dans ces pays, celui de l'immortel *Bolivar* (18).

(18) Bolivar avait une affection toute particulière pour la France qu'il aimait entre toutes les nations européennes et qu'il connaissait pour avoir suivi les cours de l'École Normale et de l'École Polytechnique. Il s'entoura toujours d'officiers français, dont la bravoure et l'amabilité lui plaisaient, et qui tous gardèrent de lui un souvenir ému. Entre ces officiers, il faut citer le colonel d'état-major, Boussingault, qui n'est autre que le savant Boussingault, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des Sciences de Dijon et une des gloires scientifiques de notre pays. C'est par ces officiers qu'ont été connus en Europe une foule de traits de la vie de Bolivar, qui y ont rendu son nom si populaire.

On se souvient que Bolivar pensait à un Bourbon de France pour prendre la direction des nouveaux États américains. Les circonstances ne permirent pas de réaliser ce plan. Mais la France n'a pas été ingrate vis-à-vis du *Libertador*. Nos bateaux de guerre accompagnèrent son corps lors de son transfert de Santa-Marta à Caracas, et nos canons lui rendirent les derniers honneurs. Une rue, une place et un square de Paris portent son nom.

On dit que Bolivar choisit l'uniforme français pour ses soldats. Est-ce un souvenir de cette tradition ? mais le fait est que, de nos jours encore,

Simon Bolivar s'est révélé avec son âme enthousiaste et grande dans ses proclamations militaires, avec la rectitude de son jugement et son inflexible patriotisme dans ses discours politiques, mais il s'est aussi révélé avec les délicatesses et les tendresses presque féminines de son cœur dans les épanchements de sa correspondance intime (19).

nos compatriotes récemment débarqués voient avec étonnement les bataillons colombiens défiler en pantalon rouge, tunique bleue, épaulettes de laine et coiffés du shako à pompon de nos petits lignards de France.

Sur les relations de Bolivar avec notre pays, et aussi sur la manière dont les Français ont apprécié ce beau caractère, voir l'ouvrage du chevalier LEMOYNE, consul de France à Bogota à l'époque du *Libertador* « Voyage en Nouvelle-Grenade ». Il convient cependant d'ajouter que bien des appréciations de l'auteur sur le pays lui-même sont sévères et même injustes.

(19) Bolivar était sincèrement religieux ; pourtant il avait été élevé par un maître voltairien, et il avait voyagé en Europe à une époque où le philosophisme français faisait les pires ravages. Les constitutions qu'il a données aux Etats américains étaient parfaitement catholiques ; il reconnut même au catholicisme le titre exclusif de religion d'Etat. Son respect des choses saintes lui

« Nous ne donnerons pas d'autre citation de son style que la péroraison de sa proclamation du Potosi. Après des difficultés sans nombre, suscitées par ses propres concitoyens, Bolivar, unanimement accepté comme chef des armées colombiennes, commence une sé-

gna tout le clergé qui comparait sa conduite à celle des Espagnols libéraux et francs-maçons. A ce propos, on cite de lui des traits qui montrent combien il était strict sur ce point. C'est ainsi qu'un jour il punit très sévèrement deux officiers qui s'étaient permis de fumer dans une église pendant une neuvaine à la Sainte Vierge.

Par son absence d'ambition, par sa grandeur d'âme dans les souffrances qu'il endura toute sa vie, par son intégrité scrupuleuse, Bolivar montra bien que son christianisme n'était pas pure politique. Sa mort fut d'ailleurs parfaitement édifiante, il demanda lui-même les sacrements et les recut avec une vive piété.

Pour les libéraux qui ne s'y trompent guère, son nom est à peu près aussi odieux que celui des Jésuites.

Le trait distinctif de son caractère était la bonté. La portière du Séminaire de Carthagène, vénérable centenaire bien connue et estimée de tous les Eudistes de la province, se rappelle très bien avoir vu Bolivar. — *Era muy bueno para la gente*, il était très bon avec les gens, dit-elle, et elle-même en a gardé un si bon souvenir, que de temps à autre elle fait encore réciter un répons pour le repos de son âme.

rie de campagnes qui font l'admiration de l'Europe. Il n'a que 5.000 hommes, mal vêtus, mal armés, mal formés, mais auxquels il sait communiquer la flamme de son patriotisme, et avec cette poignée de soldats, il vainc des armées de 15.000 à 20.000 vétérans des campagnes de l'indépendance espagnole, vieilliss au feu dans les luttes contre Napoléon. Sa marche est foudroyante ; une victoire n'attend pas l'autre. Après San-Félix, c'est Boyaca, Carabobo, Pichincha, Junin, Ayacucho. Il passe et repasse les Andes, délivre le Vénézuéla, la Colombie, le Pérou, puis arrive en Bolivie, et l'on voit flotter un jour les bannières de Colombie, du Pérou, du Chili et de la République Argentine sur les cimes du Potosi. Entouré de ses généraux, le *Libertador* saisit son drapeau, et le présentant aux troupes, il prononce un discours qui fait passer un indescriptible frisson d'enthousiasme chez ses soldats. Il rappelle leurs souffrances et leurs triomphes, la mort des braves tombés pour la cause de l'indépendance, et il évoque la Muse de l'histoire

transcrivant tous ces faits pour les conter aux générations futures.

« Quinze années sont passées d'une lutte de géants, leur dit-il enfin, et de l'Atlantique à la Bolivie, nos armes ont triomphé. Quelle ne doit pas être notre ivresse en voyant ces milliers d'hommes restitués à leurs droits par notre persévérance et nos efforts ! Pour moi, debout sur cette montagne d'argent qui fut pour l'Espagne une source inépuisable de richesses, je foule aux pieds cette opulence, et je ne l'estime en rien au prix de la gloire d'avoir promené cette bannière de victoires en victoires depuis les plages ardentes de l'Orénoque jusqu'aux cimes neigeuses du Potosi, dont les entrailles font l'étonnement et l'envie de l'univers entier (20). »

Les noms de *Fernandez Madrid* (21) et de *Luis Vargas Tejada*, marquent le réveil de la

(20) L'auteur veut parler des richesses aurifères du sol.

(21) Une belle statue de marbre blanc a été élevée à Fernandez Madrid dans un des squares de Carthagène. Sa maison, qui porte une plaque commémorative, se trouve en face du séminaire.

poésie, et annoncent l'éclosion littéraire de 1830.

Fernandez Madrid, enfant de Carthagène, s'est principalement rendu célèbre par son rôle politique. Diversement apprécié dans son pays, il reste à sa gloire d'avoir acquis à la Colombie des amitiés précieuses en Europe, et d'avoir dissipé la tempête qui la menaçait du côté des Bourbons de France. Lui aussi fut un ami fidèle de notre pays, dont il parlait la langue avec pureté et connaissait à fond la littérature (22) et s'il n'est pas le plus grand

(22) Nous avons déjà parlé à propos de Bolivar des relations de la France et de la Colombie. Il est curieux de savoir que nos corsaires coopéraient à la défense de Carthagène, lors du siège mémorable qui rendit cette ville si célèbre, et dont les détails égalent en héroïsme ceux des sièges les plus terribles qu'ait enregistrés l'histoire. Le général Morillo leur adressa une proclamation, leur offrant leur grâce s'ils abandonnaient la cause colombienne, et les menaçant de mort dans le cas contraire. Il reçut sa réponse à coups de canon et dut la trouver claire, car il n'insista pas. Les habitants qui purent se sauver le firent à bord des bateaux de ces vaillants marins qui sortirent de la baie par un acte d'une au-

auteur qu'ait produit la Colombie, il est au moins celui dont les œuvres ont été les plus connues et appréciées à l'étranger. On lui

dace incroyable. Durant la guerre d'indépendance, un grand nombre d'officiers français se mirent au service de la Colombie. Un seul moment, l'amitié des deux pays fut sur le point d'être troublée. Notre consul de Carthagène fut insulté par la populace sous la présidence Santander. Celui-ci se refusant à toute excuse, l'amiral baron de Mackau se présenta devant la ville avec une escadre et exigea les saluts à notre pavillon, mais lui-même était grand ami du pays. A peine le premier coup de canon de la place était-il tiré pour saluer le drapeau français, qu'il fit cesser la salve, salua lui-même de 25 coups le pavillon colombien et invita les autorités à un banquet. L'incident, noyé dans le champagne, ne laissa aucune trace, et les relations reprirent immédiatement, plus cordiales que jamais.

Actuellement, un vingtième de la population comprend le français, et lit nos auteurs. Notre pays fut même choisi, il y a peu d'années, comme arbitre des questions de frontière entre la Colombie et le Costa-Rica.

Le président actuel de la Colombie, le général Reyes, fait partie de notre société géographique, honneur mérité par ses remarquables travaux d'exploration, et il est membre de la légion d'honneur.

Ajoutons que les Colombiens fréquentent beaucoup notre pays, et que si nous ne leur envoyons

doit deux volumes de poésies, des œuvres dramatiques et des mémoires scientifiques. Ses travaux littéraires sont de très inégale valeur. S'il en est qui justifient sa réputation, ses imitations des littératures anglaise et française ne sont pas toujours heureuses.

Luis Vargas Tejada, né en 1802 à Bogota, publia ses premières compositions vers 1822 et s'essaya également dans des poésies françaises, allemandes et latines. La vie de ce jeune littérateur fut une suite d'infortunes. Mal inspiré en politique, il conspira contre Bolivar, et dut prendre le chemin de l'exil pour fuir le jugement qui l'attendait. Il resta longtemps caché dans une grotte solitaire, s'occupant de littérature et de sculpture, mais au commencement de 1829 il en sortit et se dirigea

pas d'émigrants, nous leur envoyons nos plus célèbres voyageurs. Citons par exemple La Condamine, Bouguer, Bonpland, Boussingault, André, Crevaux, Saffray, Reclus, de Brettes et nombre d'autres. Nous n'osons citer le fameux Monsieur Mollien dont la relation indique un voyageur parfaitement superficiel, encore qu'il ait eu des vues assez justes sur l'avenir politique du pays.

vers la Guyane. Les souffrances physiques et morales produisirent alors en lui une sorte de désorganisation cérébrale, et un jour qu'il approchait d'un torrent, il résolut d'en finir avec la vie et se précipita dans les eaux. Le courant le ramena au rivage. Il chercha la mort une seconde fois et ne reparut plus : l'infortuné n'avait que 27 ans.

Ses poésies et diverses tragédies ont été imprimées vers 1855. En lisant sa pièce intitulée « Les Convulsions » Bolivar disait qu'elle dénotait un excès de talent. Les agitations de sa vie et sa mort prématurée ne permirent pas à la littérature colombienne de recueillir ce qu'elle était en droit d'attendre de cette belle intelligence.

José Joaquín Ortiz est le premier grand nom de la littérature colombienne en notre siècle. Avant d'entrer dans cette période, faisons remarquer que le grand mouvement littéraire qui commence, appartient tout entier au parti qui représente dans le pays l'ordre et le respect de l'autorité civile et religieuse et qui, seul, peut se dire l'héritier de toutes les tradi-

tions nationales, nous voulons parler du parti conservateur.

« Le parti radical », dit un auteur espagnol (23), « absolument infécond pour le bien, n'a guère compté qu'un auteur de quelque importance, et ceux qui forment l'élite intellectuelle du pays, se sont distingués par leurs idées conservatrices. »

Ce n'est pourtant pas que les libéraux se fassent un scrupule de déclamer contre l'ignorance des temps de la domination cléricale, et d'avoir sans cesse à la bouche les grands mots d'illustration et de progrès, mais nous verrons bientôt en parlant de l'instruction publique en quoi a consisté leur fameux progrès.

A l'époque du mouvement littéraire dont nous parlons, deux courants se produisirent. Les faits encore récents de la guerre contre l'Espagne excitaient les passions à un tel point que beaucoup voulaient rejeter jusqu'à la parenté littéraire avec l'ancienne métropole et cherchaient leur voie dans des imitations des littératures anglaise et française, principalement de notre

(23) Le Père FRANCISCO BLANCO GARCIA.

école romantique. D'autres, au contraire, surent comprendre que la séparation politique n'avait rien à voir dans la question, et qu'une littérature appartient à une langue et non à un pays (24). Heureusement pour les Colombiens, ce dernier mouvement l'emporta. Le célèbre Vénézuélien Bello qui ne cessa de lutter en ce sens y rencontra ses meilleurs disciples, et le pays en a été récompensé par une magnifique efflorescence de vie intellectuelle.

Don José Joaquín Ortiz que nous avons cité tout à l'heure, naquit à Tunja en 1814. Il joua un rôle politique important et fut plusieurs fois député au Congrès, mais il se consacra plus spécialement à l'éducation de la jeunesse et fut trésorier de l'Université de Bogota. Après avoir fondé « *la Estrella* » première revue littéraire qu'ait eue la Nouvelle-Grenade, il contribua à la création de trois autres journaux remarquables par l'élévation du style et le caractère conservateur et religieux de leurs idées. Il a publié aussi une « *histoire* du

(24) Que penser par exemple de telle République de l'Amérique latine qui a choisi la littérature française comme littérature nationale ?

pays » et un grand nombre de poésies telles que le « Poème de Colon », « les Chants de la Patrie », « le Parnasse Colombien » etc., qui plus que tous ses autres travaux, ont établi sa réputation. Les Espagnols le placent à côté de Quintana.

Ortiz s'est donné la tâche de célébrer avec enthousiasme et indépendance tous les héroïsmes, car le poète a selon lui la mission de donner

A tout ce qui est bien le tribut des louanges,
A tout ce qui est noble une place en ses vers.

Sachant s'élever au-dessus des préjugés de nationalité, il rend donc hommage à toutes les belles actions, qu'il les trouve chez les Espagnols ou chez ses compatriotes, et tous, dans ses poésies, ont droit à son admiration. Il chante et le guerrier et la conquête

Qui vint planter la croix sur le sol des Muyscas (25),
Et le colon

Qui féconda le sol de son grain étranger (26),

(25) Ou Chibchas, Indiens de Bogota.

(26) Dans la traduction en vers libres de nos

Et dont l'épouse

De son pays perdu voulant rêver encore,
Cultivait dans l'exil les fleurs de sa patrie.

Il célèbre aussi le missionnaire, ce chevalier
du Christ qui

Pénétrant des déserts les vastes profondeurs,
A l'Indien des forêts vint offrir son amour,
Et de la société enseigna les douceurs.

Mais entre toutes, la grande et belle figure
du *Libertador* revient dans ses vers. Il l'avait
connu dans son enfance, et l'âme enthousiaste
du poète patriote s'exaltait à la pensée
du héros qu'il représente

Solitaire et pensif, au soir de Boyaca,
Ayant la vision de victoires sans nombre.

Il n'oubliait pas non plus sa patrie, Tunja.
D'aucuns la trouvent triste ; elle est froide et
pluvieuse et ses montagnes ne sont guère at-
trayantes. N'importe, il y est né et son cœur
ne l'oubliera jamais.

Peuples, gardez pour vous vos riches plaines vertes,

citations, nous n'avons respecté la quantité qu'au-
tant qu'elle pouvait s'accorder avec l'exactitude de
la version,

Vos fleuves et vos fleurs, Tunja est ma patrie.
L'aigle n'aime-t-il pas la roche qui l'abrite ?
Le colibri, le nid où dorment ses amours ?

Durant sa vie entière, Ortiz se fit le défenseur de toutes les nobles causes et des principes qui devaient produire la régénération sociale dans son pays troublé par les guerres civiles. Il sacrifia même au devoir de l'homme politique les inspirations du poète, et eût pu, dit-on, produire des œuvres encore supérieures à celles qu'il a publiées, s'il n'eût été absorbé par d'autres travaux. Il mourut en 1872.

Julio Arboleda (1817-1862) a souvent été comparé à Garcia Moreno. Il le valait comme homme et comme chrétien, et le dépassait en talent. Comme lui d'ailleurs, il mourut victime des libéraux qui l'assassinèrent dans les gorges de Berruecos (27).

Cet auteur fut dès l'enfance un véritable prodige d'intelligence et de mémoire. A 11 ans, son père l'envoyait en Europe, et à 14 ans il était

(27) Voir sur ces deux hommes un intéressant chapitre de la vie de Garcia Moreno par le R. P. BERTHE.

déjà correspondant du « *Mechanics Magazine* » journal scientifique de Londres. Sa facilité de versification était telle qu'il tournait aussi élégamment ses poésies en anglais, en français et en italien, qu'en espagnol.

Après un assez long séjour en Espagne, en Angleterre, et surtout en France, il revint mettre au service de son pays l'immense capital de ses connaissances. Il était appelé à y jouer un grand rôle, d'abord à la tribune, puis dans l'armée, sous la triste présidence Mosquera qu'il eut à combattre pour la défense de sa foi. C'est au cours de cette campagne qu'il mourut, victime d'un lâche attentat (28).

Ses œuvres sont nombreuses, et il a écrit un peu sur tout. On note dans ses poésies un naturel et une spontanéité qui s'allient merveil-

(28) L'illustre maréchal Sucre, le lieutenant de Bolivar, y avait aussi trouvé la mort de la main des libéraux. Cette manière d'entendre la liberté de pensée n'a rien qui puisse trop surprendre de leur part, et ce n'est pas la première fois qu'ils l'ont entendue ainsi. Que l'on se rappelle en particulier leur lâche attentat contre Bolivar, contre Garcia Moreno et contre bien d'autres encore.

leusement à la noblesse et à l'élévation de l'inspiration.

Le poème de « *Gonzalo de Oyon* » est la plus populaire de ses œuvres. Il y célèbre, en le transformant, un épisode de l'histoire de Popayan. Cette pièce a été proclamée par des juges compétents le plus remarquable essai de poésie épique de l'Amérique espagnole.

De Julio Arboleda, on ne peut séparer *José Eusebio Caro*, qui comme lui, ne pouvait concevoir le beau séparé du bien et du vrai, et n'hésitait pas non plus à sacrifier à cet idéal la tranquillité de son foyer domestique, les excitations de l'ambition, et même sa vie, car il n'échappa que par miracle à ses adversaires.

Bien que l'inspiration de José Eusebio Caro soit pure, sa versification, qu'il veut couler dans un nouveau moule pour la rendre plus harmonieuse, est souvent tourmentée. Les préoccupations philosophiques qui apparaissent dans ses compositions lui portent également préjudice.

Le poète populaire par excellence en Colombie est *Gonzalez Gutierrez* (1826-1872). Par la

saveur tout américaine de ses vers et par sa nature un peu étrange, mélange de rêve, de sensibilité et d'une certaine rudesse, Gonzalez Gutierrez représente à lui seul toute une école. Aimant son pays par-dessus tout, il le peint en ses vers et parle un langage qui fourmille d'américanismes, ce qui lui a fait tort en Europe, mais a doublé sa popularité en Colombie.

Le poème de la « Culture du Maïs » est son œuvre la plus notable, nous ne pouvons nous dispenser d'en donner une brève analyse.

Le premier chant est consacré à la « *rosca* » c'est-à-dire au défrichement. Les péons s'avancent silencieusement dans l'immense forêt, et choisissent le terrain, puis ils coupent la brousse et les herbes, de façon à isoler les grands arbres, et ceux-ci, débarrassés de toute cette végétation

Ressemblent à un temple, aux splendides colonnes
Soutenant dans les airs leur dôme de verdure.

Le vent vient murmurer dans leur épais feuillage,
Et sa voix fait entendre un long sanglot funèbre.
On dirait un écho des siècles écoulés.

Sous son souffle leurs troncs, doucement balancés,
Secouent avec orgueil leurs cheveux de lianes,
Dont l'arome enivrant se répand dans les airs.

Les péons se divisent alors, et de tous côtés les arbres tombent avec fracas sous les efforts de la hache, puis les travailleurs se retirent. Bientôt le soleil brûlant de la saison dessèche tous ces arbres, c'est l'époque de la « *quema* » c'est-à-dire le moment de les détruire par le feu. Les bûcherons reviennent et allument un brasier.

La flamme vient lécher la mousse des gros troncs,
Glisse entre les rameaux, mord les brindilles sèches,
Et s'avance timide en longs serpents de feu.
On voit monter dans l'air comme de blancs flocons,
Une fumée épaisse, aux volutes pressées.
Puis la flamme grandit, et entourant le bois
De ses langues de feu, siffle comme un serpent,
Le vent l'excite encore ; elle s'élève au ciel,
Allumant çà et là de vastes incendies.
On entend les bambous éclater à grand bruit,
Et le vent qui mugit en atisant la flamme.
Aussi la peur saisit les hôtes des forêts.
Oiseaux, tigres, serpents, vont, viennent, affolés,
Et partout ils se voient repoussés par le feu.
L'oiseau qui ne veut pas abandonner son nid,
Vole autour de ses œufs, mais ses ailes brûlées
Ne le soutiennent plus. Auprès de sa couvée,
Victime de l'amour, il tombe et vient mourir.

L'incendie s'éteint peu à peu ; bientôt la « *quema* » n'est plus qu'un vaste champ carbo-

nisé sur lequel ne tarde pas à poindre l'herbe nouvelle, et l'on croirait voir

Sur fond de velours noir de vertes émeraudes.

On construit le *rancho* avec des *canas*, ou roseaux attachés ensemble, et on en couvre le toit de palmes sèches. Puis on installe la cuisine. Une étagère y soutiendra la vaisselle de bois, une autre servira de séchoir pour la viande, et trois pierres formeront le foyer.

Le *rancho* terminé, commencent les semailles. Mais si l'homme sème, Dieu seul fait croître le grain, et les Rogations s'organisent.

Mais voici le dimanche, et du pueblo voisin,
On entend résonner le chant joyeux des cloches.
Bientôt tout bruit s'est tu, et là, devant l'église,
Le peuple se découvre et regarde en silence,
Cette procession qui s'écoûle à pas lents.
Voici le crucifix entouré de lumières,
De nuages d'encens ; voici la blanche image
De notre Reine à tous, la Mère de Jésus —
Tout le peuple la suit et prie avec ferveur,
Et de ces cœurs pieux la touchante prière
S'élève vers le ciel, afin que le Seigneur
Daigne bénir le champ que leur sueur féconde ;
Simple et belle oraison, du « pain de chaque jour »
Qu'on demande au *Pater* sublime paraphrase.
Si l'on arrache au peuple un si riche trésor,
Cet héritage saint, legs béni des ancêtres,

De quel prix paiera-t-on sa foi et sa candeur ?

Dieu a entendu la prière de ces braves gens, et le maïs croît au milieu d'une végétation étrangère dont on le débarrasse ; il apparaît alors dans toute sa grâce.

Que le maïs est beau ! Hélas ! l'accoutumance
Rend vulgaires pour nous les présents du Seigneur,
Et notre cœur aveugle, oubliant sa bonté,
Demande avec ferveur et ne sait rendre grâces.
On voit se balancer la verte et tendre plante,
Telle une jeune fille en la fleur de son âge.
Son feuillage tremblant s'agite sous l'effort
Du vent qui le caresse, et l'on croirait entendre
Le frou frou délicat d'une robe de soie.

Le temps de la récolte est proche, il faut protéger le grain contre les oiseaux. Un enfant est chargé d'écarter les perroquets d'émeraude, les toucans au gros bec, et les turpiaux au manteau de pourpre. En dépit de leur voracité et des distractions du gardien, la mazorka (épi) blondit et au mois de juin il faut la recueillir.

De grand matin, la cuisinière est debout pour préparer le déjeuner des travailleurs, composé de chocolat et de mazamorra, et accompagné d'une grande « totuma » (calebasse) d'eau claire.

La mazamorra est le plat antioquéenien par excellence, le poète en garde un souvenir ému :

Je ne veux pas mourir sans te goûter encore,
Pourquoi faut-il hélas, que la jeunesse folle
Après avoir touché aux plats de l'étranger,
Ecarte d'autrefois les souvenirs sacrés ?

Ces extraits suffiront, malgré l'à peu près de la traduction, pour donner une idée de la fraîcheur d'inspiration et de la saveur toute locale du poète. Les vers de Gonzalez Gutierrez sont dans toutes les bouches en Colombie. Malheureusement, comme nous l'avons déjà fait remarquer, les mots qu'il emploie rendent souvent sa lecture difficile aux Espagnols, dont les meilleurs critiques ont su l'apprécier malgré tout.

Entre tous ses contemporains, *Miguel Antonio Caro* laisse dans l'histoire de son pays et dans la littérature un nom illustre et une trace de lumière inextinguible. Ce nom est en effet synonyme de progrès intellectuel et moral dans sa patrie ; il est celui d'un homme qui a employé toutes les ressources de son génie à rapprocher la littérature colombienne des sources classiques. Il a réussi à l'y

rattacher et à purifier la langue de ses compatriotes ; et dans ses œuvres, qui représentent un immense capital d'érudition, il unit toujours les gloires de l'Espagne à celles du Nouveau-Monde.

Il faut dire cependant que Miguel Antonio Caro, comme José Eusebio, a des tendances philosophiques, et des exagérations de purisme dans la forme qui ne le font parfaitement goûter que d'une élite.

En *Rafael Pombo*, la poésie du Nord et celle du Midi, la Muse espagnole, et celle de la rêveuse Angleterre se sont unies par suite d'une éducation qui le rattachait également à Cervantès et à Shakespeare. Son « *Bambuco* » dont le rythme rappelle la cadence de cette danse étrange, à la fois sauvage, gracieuse et passionnée, est un morceau bien connu de tous les Colombiens, et rien n'égale la verve endiablée de cette pièce de vers. Pombo est également un critique de valeur, et un prosateur didactique.

Les compositions de *Diego Fallon* sont peu nombreuses, mais pleines de pensées lumi-

neuses, et écrites dans le style le plus orné. On y trouve peu d'inégalités et on y devine un travail dont l'effort disparaît sous le charme de la simplicité et de la grâce avec laquelle l'auteur sait dire les choses. Les pièces intitulées « *La lune, les roches de Suesca, la palme du désert* », sont des peintures aux couleurs les plus vives, mais elles parlent également à la raison et au sentiment.

Jorge Naacs est plus connu par son roman intitulé « *Maria* » que par ses vers. Ce roman, où domine une note pathétique et sincère, et où il a peint avec richesse les splendeurs de la nature tropicale, n'est pas sans défauts.

Rufino José Cuervo, n'est pas à proprement parler un auteur littéraire, mais il a enrichi son pays de deux monuments linguistiques d'un prix inestimable : son excellent dictionnaire, et ses « *apuntaciones críticas* ».

Parmi les membres les plus en vue de la littérature colombienne nous citerons encore *Emilio Antonio Escobar*, et *Joaquin Gonzalez Camargo*, tous les deux enlevés par une mort

prématurée ; *José Rivas Groot*, admirateur exagéré, mais habile imitateur de Victor Hugo ; *Ismael Enrique Arciniegas*, *Federico Rivas Frade*, *José J. Casas*, *Alirio Diaz Guerra*, *José Asuncion Silva*, *Augusto N. Samper*, auteur du beau poème intitulé « *El Cadalso* » (l'échafaud) ; *Antonio Gomez Restrepo*, *José Maria Torres Caicedo* qui résida longtemps en France et écrivit beaucoup sur des matières politiques ; *Silvada Espinosa de Reudon* tout particulièrement estimé en Europe ; *Santiago Perez* qui se révéla dans toute sa force à 21 ans, *Manuel Pombo*, le Révérend Père *Mario Valenzuela* (29), Jésuite, le Père *Teodulo Vargas* de la même Compagnie, *José Joaquin Posada* de Carthagène, *José Manuel Marroquin* qui fut président de la République et a produit de jolies nouvelles, des poésies et des travaux philologiques, *Lorenzo Maria Lleras*, journaliste et poète ; *Domingo Diaz Granados*, *Felipe Perez* qui s'est illustré dans la nouvelle historique, *Juan Francisco Ortiz*, *José Caicedo Rojas*, auteur dramatique, *Ricardo Carrasquilla*, *José Ignacio*

(29) Actuellement à Panama.

Trujillo, l'éminent président originaire de Carthagène. Dr *Rafael Nunez* (30) et d'autres représentants non moins connus de la belle et brillante jeunesse littéraire de Colombie.

Parmi les orateurs sacrés, nous ne saurions oublier l'éminent docteur *Carrasquilla*, chanoine de Bogota, le R. Père *Munoz*, jésuite, un des plus ardents apôtres de la Colombie et qui peut obtenir des communions de 5 à 6.000 hommes dans une clôture de mission, le docteur *Cortès Lee* de Bogota, et surtout le R. P. *Caceres* l'éminent supérieur des Jésuites de Carthagène, dont le recueil intitulé : *El pulpito americano* (la chaire américaine) est si universellement et si justement apprécié.

N'oublions pas non plus les apologistes. *Ospina Rodriguez* défendit la saine doctrine au temps où les Allemands, introduits comme pré-

(30) Le Président Rafael Nunez a toujours entretenu les meilleures relations avec nos Pères, en particulier avec le Vénéré Père Hamon. Les directeurs du séminaire de Carthagène vont régulièrement dire la messe le dimanche dans la chapelle que la piété de sa veuve Dona Soledad de Nunez a élevée sur son tombeau.

cepteurs, tiraient de la science, notamment de la paléontologie, des arguments contre l'enseignement catholique. *Ortiz* défendit la vérité religieuse par ses journaux où il mettait en épigraphe cette belle pensée : « Pour Dieu, pour ma patrie et pour mon droit ». *Miguel Antonio Caro* a publié de nombreux ouvrages d'apologétique, en particulier une défense de Saint Cyrille d'Alexandrie, *Groot* a écrit une réfutation de Renan et *Juan Pablo Restrepo* un livre très apprécié sur « l'Eglise et l'Etat ».

Les femmes ne sont pas restées en arrière. Parmi les plus goûtées, citons *Agripina Molinas*, qui a écrit une ode justement louée au Tequendama (31) et *Soledad Acosta de Samper* qui s'est plus particulièrement adonnée aux études historiques et scientifiques.

Nous passerons sous silence les quelques membres de l'école décadente, imitateurs du

(31) Le Tequendama est une des plus belles cataractes du monde, la plus belle, au dire d'Humboldt. Elle a 270 mètres de hauteur et la colonne d'eau mesure 40 mètres de large. Le Niagara, quoique plus large, ne tombe que de 50 mètres seulement.

goût dépravé de Baudelaire, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé et autres, qui ne saurait heureusement prévaloir en Colombie.

A côté des littérateurs, nous voudrions citer les historiens, mais là encore la matière est si vaste que nous n'osons la développer. Nommons-en toutefois les meilleurs représentants, qui sont *José Manuel Restrepo*, dont les idées ne sont pas à accepter sans contrôle, mais dont la sincérité est manifeste, et *Groot*, qui dans ses cinq forts volumes d'histoire de son pays, a fait, non pas œuvre de littérateur, mais ce qui est mieux, œuvre de savant consciencieux, de bon chrétien, et de vrai patriote.

Le docteur *Plaza*, *Samper* et autres ne peuvent prendre place dans cette nomenclature, leurs œuvres étant marquées au coin de la plus intolérante partialité en faveur de tout ce qui touche au parti libéral.

De nombreux travaux géographiques ont également fixé la figure du pays. Leur initiateur en ce siècle fut l'illustre *Codazzi*, étranger par le sang, mais Colombien par le cœur.

Codazzi, d'origine italienne, fit partie en qualité de lieutenant-colonel du génie, de l'état major de Napoléon I^{er} ; et après la chute de l'Empire, il vint mettre son épée au service de la Nouvelle-Grenade. Il y devint général du génie, et en entreprit la carte au prix de fatigues inouïes et d'un dévouement à toute épreuve. Après lui, citons encore comme géographes, le général *Mosquera*, *Santiago Perez* et nombre d'autres, parmi lesquels nous ne saurions oublier l'éminent président de la Colombie, le général *Reyes* qui explora les territoires inconnus du Caquita, et fait partie de notre société géographique de Paris (32).

(32) Comme ouvrage de géographie classique du pays, nous pouvons citer le livre de DIAZ Y LEMOS, professeur de Medellin ; ce livre a été rendu très attrayant par ses innombrables photogravures, et les détails en sont suffisamment nombreux pour donner une idée très précise du pays.



III. *L'instruction publique en Colombie*

Les auteurs du parti libéral n'ont cessé de calomnier le gouvernement de la colonie, dont le véritable crime à leurs yeux fut d'être catholique, et l'on peut lire dans leurs travaux des phrases du genre de celle-ci que nous copions littéralement : « La masse de la population colombienne fut maintenue dans l'ignorance la plus grossière durant les trois siècles de la domination espagnole. Si grande était cette ignorance que c'est à peine si les habitants savaient un petit catéchisme et les pratiques extérieures de la religion, et ils ne recevaient d'autre instruction morale que celle (bien limitée d'ailleurs) que leur donnait le clergé (33). » Comme si le gouvernement des trois derniers vice-rois n'avait pas vu naître ce mouvement scientifique qui remplit d'admiration les voyageurs d'alors, comme si l'Espagne n'avait

(33) *Historia de la Gran-Colombia*, publiée dans l'Encyclopédie britannique.

pas donné à ses colonies, outre de nombreux collèges, des bibliothèques, des imprimeries (celles-ci assez tard il est vrai) et même des journaux à une époque où les feuilles publiques étaient encore un grand luxe en Europe, comme si enfin les hommes célèbres qui ont fait l'indépendance, ne s'étaient pas formés sous le régime espagnol.

A ces calomnies d'un parti qui n'a jamais su que détruire, et aux agitations duquel le pays doit les retards dont a souffert l'organisation de son instruction publique, nous opposerons ces paroles d'une bouche plus autorisée : « Dans le nouveau royaume de Grenade, le clergé a rendu d'immenses services, soit en fondant les collèges, soit en s'adonnant à l'étude des langues indigènes, soit en écrivant l'histoire du pays (34). » C'est donc au clergé, mais au clergé soutenu par le gouvernement de la métropole, que les colons devaient leur instruction, et cette instruction était la même que celle qui se donnait en Espagne.

(34) VERGARA Y VERGARA.

Le soin principal des évêques fut de procurer ce bénéfice aux Indiens. L'évêque de Carthagène, Fray Jeronimo de Loayza eut le premier l'idée de fonder un collège de nobles indigènes, et en décida l'érection dans le couvent des Dominicains, aujourd'hui le séminaire. Le projet échoua, comme aussi deux projets semblables de l'évêque de Bogota, *Fray Luis de Zapata*. Son successeur, *Fray Bartolome Lobo Guerrero* put mener ces projets à bonne fin et fonder son séminaire grâce à l'arrivée des Jésuites. Ces religieux avaient été appelés dans la colonie par le Président *Don Juan de Borgia*, petit-fils de Saint François de Borgia. Outre le séminaire de Bogota, ils ne tardèrent pas à fonder un certain nombre de collèges, et au moment de leur première expulsion, ils en avaient 13 sur les 23 que possédait alors la colonie. Ils furent les premiers qui établirent les études scientifiques à Bogota. Leur expulsion brutale par Charles III fut un coup terrible pour la Nouvelle-Grenade, et l'on ne put les remplacer convenablement.

Vers la fin du XVIII^e siècle, l'archevêque vice-roi Gongora fit une refonte du plan d'é-

tudes, y donna une très large part aux sciences naturelles et morales et créa une chaire de médecine.

L'enseignement primaire était fidèlement donné par les pasteurs. Les réductions (35) avaient toutes leur école, et l'initiative privée en établissait un peu partout pour les fils des colons.

Lorsque après la guerre d'indépendance, il fut question de réorganiser l'instruction publique, les libéraux, alors au pouvoir, cherchèrent à s'en faire une arme contre l'Eglise. Le grand progrès intellectuel et moral consista à rendre obligatoire dans les collèges et jusque dans les séminaires, l'enseignement de Jérémie Bentham, c'est-à-dire l'enseignement du matérialisme le plus éhonté. A peine de retour de sa grande campagne du Pérou, *Bolívar*, indigné, interdit un tel enseignement qui obligeait les pères de famille honnêtes à retirer leurs enfants des collèges. Il voulait en effet gouverner des hommes et non des brutes, et le décret par lequel il interdisait de tels

(35) Territoires indiens placés sous la juridiction des missionnaires.

ouvrages l'honorait grandement, mais les libéraux l'accusèrent d'obscurantisme, et l'on peut lire dans leurs histoires « que Bolivar supprima l'enseignement du droit public politique et international, afin de mieux asseoir sa domination sur l'ignorance du peuple. »

Sous la présidence *Mosquera*, les libéraux revenus au pouvoir chassèrent les Jésuites, firent souffrir au clergé une persécution terrible que celui-ci supporta avec héroïsme, et reprirent la direction de l'instruction publique dont ils se servirent pour imposer leurs idées, au nom de la liberté de penser. Rien, même dans les moments les plus pénibles de la persécution religieuse en France, ne peut donner une idée des actes de tyrannie et d'arbitraire du gouvernement d'alors.

Cet étouffement intellectuel a cessé. La judicieuse tolérance d'un gouvernement catholique lui a succédé, et la Colombie voit l'instruction se répandre dans le peuple avec l'éducation morale. Voici d'ailleurs quelle est l'organisation de ce service.

L'enseignement supérieur comprend les uni-

versités de *Bogotá*, *Popayan*, *Medellin* et *Cartagène*, donnant l'enseignement des lettres (subdivisées en grammaire, philosophie et histoire) ; l'enseignement des sciences comprenant les mathématiques, les sciences naturelles et la médecine) ; l'enseignement du droit et des sciences politiques.

A l'enseignement supérieur, il faut joindre les écoles spéciales : *l'école militaire* de Bogotá récemment réorganisée et fournissant les officiers de l'armée ; *l'école navale* à bord du croiseur « *Cartagena* » ; *l'école des beaux-arts*, le *Conservatoire national de musique*, *l'école d'ingénieurs civils*, *l'école du commerce*, *l'école industrielle*, etc.

L'enseignement secondaire se donne dans de nombreux collèges analogues à nos collèges français, bien que la méthode d'enseignement et les programmes diffèrent légèrement.

L'enseignement primaire est gratuit, mais il est catholique et libre. L'enseignement religieux s'y donne sous la direction ou la surveillance du clergé. Les écoles publiques sont au nombre de 2.000 ; elles sont placées sous la direction d'un conseil de l'instruction pu-

blique et des directeurs départementaux, et surveillées par des inspecteurs provinciaux et locaux. Le personnel des instituteurs est fourni par les écoles normales des départements.

A côté des écoles et des collèges de l'État il faut compter un très grand nombre d'établissements libres qui prospèrent grâce à la bienveillante protection dont ils sont l'objet et quatorze séminaires (36).

Le grand centre intellectuel du pays est Bogota, qu'un de nos voyageurs (37) appelait l'Athènes de l'Amérique du Sud. Outre ses nombreuses écoles et son université, Bogota possède une académie correspondante de l'académie de

(36) Carthagène possède une université, une école de chirurgie dentaire, l'école navale de guerre, une école normale d'hommes, une école normale de femmes, deux collèges d'enseignement secondaire, cinq collèges de jeunes filles, une école primaire libre, trois écoles publiques de garçons, trois écoles publiques de filles, trois écoles alternées pour les quartiers extérieurs, une école du soir et le séminaire. Pamplona possède le séminaire, deux collèges d'enseignement secondaire (dont un libre), trois collèges de jeunes filles et plusieurs écoles primaires.

(37) E. RECLUS.

Madrid, une belle bibliothèque nationale, un curieux musée d'antiquités indiennes et de curiosités locales; et il s'y imprime une trentaine de journaux et revues.

On le voit, l'instruction publique a été sérieusement réorganisée en Colombie. Il ne faudrait pas croire toutefois qu'elle ait encore donné tous ses résultats. La faute en est principalement aux révolutions qui en arrêtent le fonctionnement, et des générations entières d'enfants ont dû abandonner leurs études pendant les guerres civiles. L'état des finances après ces troubles empêche d'ailleurs la réorganisation immédiate.

D'un autre côté, si les habitants des villes et des agglomérations importantes peuvent jouir de ce bienfait, il n'en est pas de même des habitants des campagnes souvent très éloignées, et le nombre d'illettrés est encore grand. Malgré ces imperfections, et si l'on tient compte des difficultés matérielles et morales souvent capables de décourager le meilleur gouvernement, la Colombie reste un exemple de ce que peuvent les Etats catholiques pour développer l'instruction dans le peuple.

Son gouvernement est d'ailleurs secondé dans cette tâche par le clergé qui, libre d'entraves dans un pays où l'on reconnaît tous les droits de l'Eglise (38), travaille de son côté à répandre dans les masses, avec la science, l'éducation religieuse et morale qui est le plus sûr garant de stabilité politique.

Dieu seul est maître des destinées d'une nation, et un peuple qui a su proclamer ses droits sur la société dans tous ses actes et sa constitution, a droit à sa protection et peut tout en attendre. L'on peut d'ailleurs considérer la paix dont il jouit actuellement sous l'administration si sage et si ferme du général Reyes comme l'aurore d'une ère nouvelle, ère de progrès et d'avancement rapide dans l'ordre moral et social comme dans l'ordre intellectuel et matériel.

(38) Rappelons qu'en Colombie les lois de l'Eglise deviennent lois de l'Etat. L'harmonie parfaite existe entre les deux puissances qui se prêtent un mutuel appui. La constitution, œuvre du président Caro, est la seule qui reconnaisse tous les droits de l'Eglise sans exception.